

PQ 2199

HS



FONDO  
RICHARDO GOVARRUBIAS

Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.

88888

## UN HOMME D'AFFAIRES

▲ *Henri Ribot*

843

B.

LES HONNÊTES BATAILLONS

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA  
"ALFONSO REYES"  
FONDO RICARDO COVARRUBIAS

I

UN PROBLÈME

Parmi les personnages notoires qui composent aujourd'hui à Paris le bataillon — bien mêlé depuis trente ans — de ce que l'on appelait autrefois la haute finance, aucun peut-être ne représente d'une façon plus complète que M. Firmin Nortier, l'heureux président du *Grand Comptoir*, quelques-uns des traits singuliers du spéculateur ultra-moderne. Il incarne en lui, à un degré supérieur, le paradoxe sur lequel pose l'existence de tant d'hommes d'affaires de notre époque, qui veulent et savent à la fois conquérir et fixer la fortune par un acharné labeur de professionnel, et jouir de cet argent si âprement gagné comme les plus élégants et les plus raffinés des oisifs. Vous trouverez Nor-

tier le matin à son bureau, étudiant, avec une lucidité proverbiale sur la place, des dossiers d'où sortira une décision destinée à transformer un coin tout entier du monde. Des centaines de kilomètres dans l'Amérique du Sud, la mise en œuvre d'immenses gisements d'or et de diamants au cœur de l'Afrique, un port à construire sur la côte de l'extrême Asie, — voilà l'objet des calculs de ce Parisien de haute vie, qui, à cinq heures, sera en visite chez une femme à la mode, à huit dînera en ville, pour finir sa soirée dans une loge de théâtre, puis au cercle. Le pavé de la Bourse ne lui est pas plus familier que le parquet du foyer de la Comédie française. Hier, il a signé une convention qui va mettre en mouvement tous les marchés du globe, et demain vous le rencontrerez, suivant, sur un irlandais bien choisi, un équipage dont il a le bouton. Après-demain, embusqué dans une des allées d'une chasse qui lui coûte la bagatelle de cinquante mille francs par an, rien qu'en œufs de fourmi, il fusillera des faisans en compagnie d'un prince héritier, à moins que ce ne soit le jour des hommes politiques et qu'il ne fasse les honneurs de ses tirés

à un ministre, grâce auquel les cinquante mille francs susdits finiront par avoir été placés à cinq cents pour cent. C'est l'aristocrate de la démocratie, cet homme d'affaires, et qui se carre dans les maisons, les habitudes et les vices des anciens nobles avec autant d'arrogance qu'eux. Celui-ci occupe à Paris, en plein faubourg Saint-Germain, l'hôtel d'un des derniers connétables de France, — cherchez. Il s'est payé l'autre année le luxe du château de Malenoue, qui fut aux Guise. Il a pour maîtresse la jolie Camille Favier, la célèbre comédienne de la rue de Richelieu, comme Maurice de Saxe avait Mlle Lecouvreur. Ces tirés qui lui servent de pièges à politiciens étaient, au siècle passé, ceux d'un duc et pair, lequel n'avait certes pas à prélever sur ses vassaux des droits supérieurs aux dîmes que recueillent sur le naïf Gallo-Romain, cet éternel administré, et à propos de chaque émission d'une valeur nouvelle, les innombrables chefs du bureau du *Grand Comptoir*, ces intendants du tout-puissant financier. Était-ce la peine de réunir les États en 89, de prendre la Bastille, de massacrer les innocents Foullon et Berthier, de multiplier crimes

sur crimes, d'assassiner le plus débonnaire des rois et la plus gracieuse des reines, André Chénier, Lavoisier, Malsherbes, de mettre l'Europe à feu et à sang, de gagner les cinquante batailles inscrites sur l'Arc-de-Triomphe, pour installer cette aristocratie à la place de l'autre? En admettant, avec les misanthropes, qu'elles se valent, le coût du virement a été un peu cher.

Ce qui constitue une des originalités de Nortier, dans la catégorie sociale dont il est le type le plus réussi, c'est que, n'appartenant ni de près ni de loin à la race sémitique, ses origines sont plus aisément discernables, et plus évidentes les étapes de son histoire morale. Il y a toujours de l'Oriental dans le Juif. Sa prodigieuse puissance d'assimilation dérive de là, et ce don du prestige que possédait déjà, aux âges bibliques, Joseph, l'explicateur de songes. Cette souplesse permet à l'Israélite, quand il est vraiment un *self-made man*, de dissimuler presque magiquement l'humilité de son point de départ. A la seconde génération, le grand seigneur est fait, — et souvent bien fait. Firmin Nortier, lui, a beau avoir adopté la morgue des authentiques gentilshommes avec lesquels il

fraie, il a beau avoir copié d'eux, avec un scrupule qui ne commet pas une faute d'orthographe, sa livrée et ses attelages, sa tenue personnelle et celle de sa maison, observez-le, et vous démêlerez en lui aussitôt le paysan de Beauce, matois et défiant, avide jusqu'à l'usure, prudent jusqu'à la ruse. Étudiez dans cette face, immobile et comme figée par une froideur voulue, le luisant tout animal de l'œil. Son père, le marchand de biens, — c'est ainsi que les Nortier ont passé de la blouse à la redingote, — devait envelopper de ce regard le propriétaire endetté qu'il se proposait de dépouiller, en lui prêtant sur hypothèque une somme que l'autre ne pourrait jamais rendre. Ce manieur de millions a, dans ses prunelles couleur de cuivre, une âpreté de grippe-sou. Il marche, et, malgré le frac de soirée coupé par Poole, la carrure des épaules hautes, la charpente lourde des gros os, la forte pesée du pied sur le sol, tout, dans ce que l'éducation ne peut pas changer d'un être, révèle l'hérédité rurale, une longue suite d'ascendants terriens. Mais la fermeté du profil, la solidité du menton avancé, l'éclair du front, corrigent ce qu'il y aurait de

commun dans ces premiers caractères. Cette physionomie, où un caricaturiste démèlerait une étrange ressemblance avec la tête d'un brochet de proie, donne l'idée d'un si implacable génie de prise que ce parvenu a vraiment l'air de ce qu'il est : un *Mattre*. D'ailleurs, étudiez-le davantage, et vous constaterez, à vingt signes, que cet esprit de conquête financière et sociale se double, dans ce grand corps râblé, de la plus vigoureuse physiologie. Nortier a des muscles et une poigne de portefaix, une circulation admirable du sang qui ne connaît pas la migraine, un estomac à qui l'heure des repas est aussi indifférente à cinquante-cinq ans qu'elle a pu l'être à dix-huit, l'acuité de vision d'un vieux trappeur, et ce fonds de santé plébéienne a été entretenu par une hygiène continûment observée, à travers une existence en apparence brûlée. Ce fastueux amphitryon, qui tient à honneur d'avoir une table royalement servie, ne touche jamais qu'à deux plats. Il ne boit pas de liqueur. Il ne fume pas. Ses goûts de sport, adoptés par vanité, lui ont tenu lieu de cet exercice quotidien, recommandé par la médecine, et dont personne à Paris n'a le loisir.

Aussi, monte-t-il à cheval, quoiqu'il ait commencé tard, fort convenablement. Il mène bien. Il est devenu ce que les chasseurs appellent un bon second fusil. Un des traits de cette nature est un amour-propre toujours éveillé, qui n'entreprend rien sans le réussir, et qui s'est interdit toute prétention non justifiée. Dans cet avatar, si souvent maladroit, d'un financier en train de jouer au gentilhomme, Nortier peut avoir mérité bien des reproches : celui du plus féroce égoïsme envers ses parents pauvres ou ses camarades ruinés, celui de la plus immorale absence de scrupules dans le choix de ses moyens de fortune, celui de l'utilitarisme le plus brutal en matière de relations. Il n'a jamais été ridicule.

Cet « homme fort » — dans la plénitude du sens que donnaient à ce terme, aujourd'hui démodé, les comédies de mœurs de 1855 — a pourtant dans sa vie intime un point de faiblesse, soyons plus exact, d'inexplicable illogisme. Tous ceux qui, l'ayant connu, soit comme rivaux d'affaires, soit comme compagnons de plaisir, ont pu apprécier la sûreté de son coup

d'œil, l'intransigeance de son orgueil, l'énergie et la netteté de ses partis pris, en sont encore à chercher le mot de cette énigme : — comment et pourquoi un personnage de cette allure morale et physique supporte-t-il de jouer le rôle de mari trompé dans le ménage à trois le plus officiel qui soit dans ce Paris élégant, où ils abondent? Les liaisons les plus affichées sont discrètes à côté de celle de Mme Nortier avec M. de San Giobbe, le « clubman » le plus en vue, à cause de sa prodigieuse adresse à l'escrime, de toute la colonie Italienne, il y a vingt ans, et voici vingt ans en effet que cette liaison dure. Vous n'avez jamais diné en ville, depuis ces vingt ans, à une table où la jolie et blonde Mme Nortier asseyait sa beauté fraîche, où la moins jolie, mais encore plus blonde Mme Nortier assied sa beauté fanée, sans que l'Italien ne fût au nombre des convives, ou ne parût après le diner. Inviter l'un sans l'autre serait une énorme *gaffe*, et aucune maîtresse de maison ne la commettrait, dans cette province de Paris, qui va du parc Monceau à l'avenue du Bois et du boulevard Haussmann aux rues encore habitables du faubourg Saint-Germain, et qui pour-

rait se dénommer le *tenderloin*, le *morceau tendre*, le *filet*, à plus juste titre que le quartier galant de New-York, tant elle est propice aux grands adultères. Vous n'êtes jamais allé à un Mardi des Français, ou à un Vendredi de l'Opéra, sans que, sur le fond rouge de la loge au-devant de laquelle s'étalaient les blanches épaules de Mme Nortier, vous n'ayez vu se dessiner le profil de portrait de San Giobbe. Mme Nortier part-elle pour les eaux? San Giobbe arrive dans les huit jours. Assiste-t-elle aux courses de Deauville? Il est là. Il est là quand elle va l'hiver à Cannes ou à Pau. Fait-elle une visite en Écosse, à l'époque de la chasse? Il passe la Manche et va chasser le grouse et le saumon dans la *lodge* où elle a été priée. Enfin, c'est le *patito* classique, risquons cette autre formule, plus démodée encore que celle d'« homme fort », puisqu'il s'agit d'un des plus aimables Parisiens que nous ait jamais envoyés l'Italie, de don Antonio, comme on continue à l'appeler à Bergame, sa patrie. — On entend marquer par là qu'il appartient au plus pur patriciat local, celui de l'époque consulaire, avant l'invasion des césars allemands et la création des comtes.

— Que ce *patito* fût un amant, il suffisait, quand il avait trente-cinq ans, — c'est l'âge où commencèrent ses assiduités auprès de Mme Nortier, — de le regarder pour en être sûr, avec sa lèvre gourmande, la sensualité puissante de son visage aux beaux traits, à la fois grands et fins, — et, bien qu'il y ait, pour les maris, des grâces d'état, comment admettre qu'un routier de toutes les coulisses, tel que Firmin, ait pu constater les indices d'une pareille intimité entre sa femme et un seigneur tourné de la sorte, sans essayer de savoir ce qu'il y avait par derrière et sans le découvrir? Pensez que brusquement, du jour où il a été présenté à Mme Nortier, aucune femme n'a plus jamais existé pour San Giobbe. Il a eu encore ce trait, des Sigisbées de son pays, d'être fidèle à sa maîtresse, et il a disparu du demi-monde, où il avait toutes ses habitudes, lentement, prudemment, — il n'est pas pour rien un compatriote de Machiavel, — mais absolument. Pensez qu'il n'est plus retourné à Bergame, où il a son palais, ses terres, et toute sa famille, que juste le temps exigé par ses intérêts, et qu'il s'est fixé ici, visiblement sans intention de départ. Pensez sur-

tout que, dans l'année qui a suivi cette présentation, Mme Nortier a donné naissance à une fille dont la ressemblance avec le bel Italien serait à elle seule une révélation, et cette révélation est rendue plus indiscutable par une autre ressemblance, celle de sa sœur aînée, l'enfant légitime, celle-là, avec Nortier! Ajoutez que, par une de ces imprudences comme en ont les femmes très amoureuses, la mère a osé appeler cette fille, qu'elle a eue de son amant, sans aucune raison de parrainage, du nom de Béatrice, traditionnel dans la famille San Giobbe, au lieu que l'aînée s'appelle tout simplement Françoise, du nom de la mère de Nortier, le seul être pour qui le financier ait eu un peu de tendresse au cœur. Cette Françoise, lourde et ramassée, avec les épaules et la démarche plébéiennes, comme son père, est une forte Beauceronne, née pour aider un laboureur au dur travail de la ferme. Elle est cela aussi évidemment que Béatrice, longue et fine, avec ses grands yeux noirs, sa chaude pâleur, les délicatesses de ses pieds et de ses mains, est une fille noble et une méridionale faite pour prendre des sorbets par les chauds après-midi

d'un été lombard dans quelque haute salle décorée à fresques par un Moretto ou un Lorenzo Lotto. Dès sa petite enfance, elle déployait, dans ses moindres façons, cette espèce de grâce languissante, si nationale, que l'on a dû créer pour elle, au delà des Alpes, un mot intraduisible. Retz en a donné un bon joli commentaire quand il a parlé d'une femme qui se regarde dans le miroir de la ruelle, « et elle montra tout ce que la *morbidezza* des Italiens a de plus tendre, de plus animé et de plus touchant!... » Ces faits étant donnés, et cent autres pareils, à quels motifs attribuer l'attitude de Nortier, qui a toléré les assiduités de San Giobbe, sans que jamais une parole, un silence, un geste, ait trahi ce qu'il en pensait, — qui n'a jamais marqué une différence de traitement aux deux jeunes filles, — qui continue à gagner des millions après des millions, avec la certitude qu'en vertu du fameux axiome : *Is pater est quem nuptiæ...* toute une part de cette énorme fortune servira à payer le luxe et le bonheur de l'enfant d'un autre? On comprendra que la curiosité du cercle d'oisifs où le financier maintient son rang avec une telle suite dans la ligne

de son ambition mondaine ait considéré avec un intérêt passionné cette anomalie d'un caractère si parfaitement un dans sa teneur. Ce n'est donc pas une fois, ce n'est pas dix fois, c'est cent, c'est mille que les invités de ses chasses ont analysé le cas Nortier-San Giobbe, dans le train spécial qui les ramenait à travers les plaines du département de Seine-et-Marne. Les propos que voici et qui s'échangeaient par un soir de l'automne de 1897, entre six ou sept des habitués de Malenoue, résumant à peu près toutes les hypothèses qu'amis et ennemis essayaient depuis des années sur la situation de leurs hôtes, comme des diplomates essayent des grilles sur un cryptogramme. Une circonstance particulière rendait, on le verra, plus intéressante encore à ces curieux la solution du problème :

— « Est-ce que vous n'avez pas remarqué que le petit Clamand était bien empressé auprès de Béatrice? » avait demandé tout d'un coup, après les premiers et nécessaires discours sur la battue, Maxime de Portille, un de ces étourdis futés qui, se préparant à un riche mariage à travers la fête, ont toujours l'œil



sur les héritières, n'eussent-ils pas d'intentions actuelles et présentes. — On ne sait jamais.

— « C'est vrai, » avait répondu un autre des chasseurs, un bonhomme, celui-là, le gros La Bratesche, qui a la digestion optimiste; et, tout en allumant un cigare : « Quel joli petit ménage ça ferait ! C'est un si brave garçon que Clamand, et de l'avenir ! Le papa Clamand finira commandant de corps d'armée, vous verrez cela, et Gabriel est sorti de Saint-Cyr dans les tout premiers. Saviez-vous cela?... Il sera le plus jeune colonel de l'armée avant dix ans, comme il en est le plus jeune capitaine. Et avec la fortune de Mlle Nortier, ça lui ferait une vie magnifique. »

— « Il faut que San Giobbe consente, » fit venimeusement Crucé, l'envieux. « Vous oubliez ce petit détail. »

— « En attendant, Clamand est en grande faveur auprès de Mme Nortier, » reprit Portille, « la preuve, c'est qu'il fait un séjour... »

— « Il est en garnison à Melun, » dit le baron Desforges, qui était assis en face de Cruce. A soixante-quinze ans qu'il vient d'avoir, l'ancien viveur n'a pas baissé, grâce

aux étonnantes précautions qu'il prend pour sa santé, et il est toujours l'observateur qui aime à philosopher sur la vie, avec une ironie indulgentement cynique :

— « Et Nortier qui va doter cette fille comme une princesse, et qui sait qu'elle n'est pas de lui!.. Il ne peut pas ne pas le savoir, et il a comblé la mère. — Vous voyez ses toilettes et ses chevaux ! — Et il comble San Giobbe, qui vit à même ce luxe tout le long de l'année, — et il comble la fille!!... Ce n'est pourtant pas le « petit smoking bleu » que notre ami ? S'il ne voit rien, c'est extraordinaire. S'il voit quelque chose, ce n'est pas moins extraordinaire qu'il le supporte, car, enfin, il n'est pas commode. »

— « Il a eu peur d'un coup d'épée de San Giobbe, tout simplement, » fit Machault, l'escrimeur, en se mêlant à son tour à la conversation, « ce n'est pas brillant, mais si vous aviez tiré avec don Antonio, comme disait Pini, vous l'excuseriez. Ah ! le matin, qu'il était vite ! Et un à-propos ! »

— « Oui, » interrompit Crucé, « mais, comme San Giobbe a depuis deux ans une

maladie du cœur, et qu'il ne peut plus tenir un fleuret, votre raison a cessé d'être valable. On est toujours à temps de se fâcher en certaines circonstances. Alors?... Voulez-vous que je vous dise pourquoi Nortier ne se fâche pas et ce dont il a eu peur, plus simplement? Il a eu peur de ses domestiques... Mais oui, mais oui!.. On ne sait pas le rôle que cette craintelà joue dans les complaisances conjugales! Quand un monsieur est l'amant d'une dame, c'est qu'il a l'habitude de venir dans la maison, et, pour qu'il n'y vienne plus, si ce n'est pas de plein gré qu'il se laisse congédier, il faut donner l'ordre au portier de ne plus le recevoir, au maître d'hôtel, au valet de pied... C'est bête comme tout, cette petite démarche... Il y a neuf maris sur dix qui n'arrivent pas à la faire... »

— « Ils ne sont pas Nortier, » reprit Desforges. « Non. Vous serez plus dans le vrai en disant qu'il a tout supporté à cause de sa maison. Il a le goût de recevoir, pis que le goût, la passion. C'est trop naturel. On ne gagne pas des millions pour les manger tout seul. Or, pourquoi avait-il épousé sa femme, qui n'avait pas un fifrelin, mais qui était née

de Brèves, sinon pour avoir les de Brèves et leurs alliés et amis dans son salon? Chasser la femme, c'était rompre avec le cousinage, se condamner à élever ses perdreaux et à décanter son cos d'Estournel pour des boscards. Il a gardé la femme, et il a bien fait »... « Tout de même, » ajouta-t-il, « avec son orgueil et sa tête, qu'il n'ait pas trouvé une autre solution, j'avoue que cela continue à m'étonner. »

— « Il aime sa vraie fille, voilà tout! » fit l'excellent La Bratesche. « Vous avez vu comme il l'a mariée. Elle est dans le Gotha tout bonnement comme comtesse d'Arcole, en attendant qu'elle soit duchesse : avec un scandale, c'était impossible... Le monde n'est pas si mauvais que vous le pensez. Que de pères font ainsi le sacrifice de la juste vengeance qu'ils auraient le droit d'exercer sur une femme qui les trompe, pour épargner à un premier enfant le chagrin d'avoir quelque jour à mépriser sa mère! »

— « Je vous dirai comme Desforges : ils ne sont pas Nortier, » répondit Casal, un sixième chasseur qui s'était tu jusque-là. Cet autre héros de la haute vie, lui aussi sur le triste versant de la colline, et qui représente la géné-

ration des grands Parisiens d'après la guerre comme Desforges celle d'après le coup d'État, joint à l'observation aiguë du baron un sens des dessous tragiques de l'existence, auquel répugne l'épicurisme de son vétéran. « Mon opinion, » continua-t-il, « est que Nortier est un gaillard très peu commode en effet, mais qui pratique le proverbe espagnol : La vengeance est un plat qui se mange froid... J'ai une théorie : quand on veut juger quelqu'un, il faut le voir jouer, boire et chasser, et faire des armes, est-ce vrai, Machault?... Nortier n'a jamais plastronné dans une salle, il travaille l'épée chez lui, par hygiène, n'en parlons donc pas. Mais son procédé à la Bourse, nous le connaissons tous, et comme il opère de longueur, et en attendant son moment. C'est un *audacieux patient*, et qui ne part jamais qu'à coup sûr. A la chasse de même, je ne lui ai jamais vu perdre une cartouche. Il ne tire qu'à distance et quand il faut. A table, vous savez qu'il ne boit que de l'eau et que, là encore, c'est le surveillé des surveillés. »

— « Vous en concluez?... » fit Portille, qui, en sa qualité d'élégant de la nouvelle école,

trouve volontiers ses aînés un peu « raseurs ». Respectons son style.

— « J'en conclus, » reprit Casal, « que, réfléchi comme il est, il sait à quoi s'en tenir comme vous et moi sur la naissance de Béatrice; qu'avec son orgueil l'existence de cette fille et la présence de San Giobbe dans sa maison lui sont insupportables; que, pour des raisons diverses : les tiennes, Machault; la vôtre, Desforges; un peu de la vôtre, Crucé, en se disant que le monde l'excuserait comme vous l'excusez, La Bratesche, il a différé sa vengeance; mais, ou je ne m'y connais pas en hommes, ou cette vengeance viendra. Il prépare un *report* d'un genre particulier, voilà tout... »

— « C'est de l'excellent *Ambigu*, votre histoire, mon cher Casal, » fit Desforges, qui hochait la tête. « En attendant, Nortier a justifié les adages de nos braves aïeux sur le *cocquaige*, car il a eu toutes les chances, jusques et y compris celle que San Giobbe ait la meilleure influence sur Mme Nortier. Elle était coquette, vous vous le rappelez, et elle serait devenue Dieu ou plutôt le Diable sait quoi, si elle n'avait pas rencontré Antonio. Il est

positif que depuis lui, et cela date, hélas! elle n'a jamais fait parler d'elle... »

— « C'est vrai, » dirent d'une seule voix les six interlocuteurs, qui entamèrent de la meilleure foi du monde l'éloge de la mère de la future duchesse d'Arcole et de la probable colonelle Clamand. Ni les uns ni les autres n'avaient pris garde à un septième compagnon, un jeune homme de l'âge de Portille et qui portait l'un des plus grands noms de France. Ce n'était rien moins que le marquis de Longuillon, de l'illustre lignée de l'ami de Charles VI, le héros du siège de la Tour-Enguerrand. Longuillon est le titre des cadets de la famille, les plus riches longtemps et qui possédaient, qui possèdent encore le château dont la branche aînée, celle des princes de La Tour-Enguerrand, portent le nom. Confortablement roulé dans son raglan de voyage, la casquette sur les yeux, ce garçon dormait si profondément qu'il fallut le secouer pour le réveiller quand le train entra en gare de Paris.

— « Comment? » soupira-t-il dans un bâillement, « nous sommes arrivés? Je ne nous savais pas partis!... »

— « Dites donc? » fit Casal au baron Desforges, en le prenant un peu en arrière, quand toute la compagnie fut descendue sur le quai de la gare, « j'ai bien peur que nous ayons dit des bêtises. Longuillon a trop parlé de son sommeil. Il a dû ne pas dormir et nous écouter. »

— « Et après? » demanda insoucieusement Desforges.

— « Après? Vous savez qu'il est ou a été l'amant de cœur de la petite Favier? »

— « Et après? » demanda encore Desforges.

— « Après? Vous allez me répéter que c'est de l'*Ambigu*. Mais j'ai idée que Favier est en train de lui brocanter un mariage avec Béatrice... »

— « Et après? » fit de nouveau le baron.

— « Après? Si ce mariage s'arrange, c'est toujours sot d'avoir bavardé. Ça embarrasse tout le monde, ces histoires-là. »

— « Bah! » répliqua Desforges, « si votre idée est vraie, Longuillon a pris les devants, puisqu'il nous a bien affirmé qu'il avait dormi... Ce serait d'un garçon d'esprit... Ce n'est pas